

L' Abeille.

3me Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

3me Année

VOL III.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 6 MARS, 1851.

No. 15

EXTRAITS

D'UNE LETTRE ÉCRITE DE NAPLES.

J'ai donc vu Naples, et son Roi, et sa Reine, et ses princesses, et sa cour, et son armée, et son peuple, et ses palais, et ses Églises, et ses plus belles fêtes, et ses miracles, et son Cardinal, et son Clergé, et ses moines, et son musée, et ses deux villes romaines de Pompée et d'Herculanum, et sa Baie, et ses îles, et ses campagnes, et ses montagnes, et son Vésuve, et son ciel. . . bien contre mon attente, il est vrai : "on ne s'attendait guère à me voir en cette galère" bien contre mon gré, vous le savez : avec beaucoup de peine enfin, je l'avoue ; mais toujours est-il que j'ai vu toutes ces choses ; que je les ai bien examinées, et que je les ai admirées, comme un autre.

Rien ne peut rendre la beauté de cette ville et ses environs, la douceur de son climat et la richesse de ses campagnes. Pour en avoir une idée, il faut l'avoir vue. Si Québec, selon la commune renommée, vient après Naples, ce n'est qu'à une grande distance.

En voyant la population de Naples, j'ai été tenté de la définir "un peuple qui vit dans les rues et qui crie." S'il y a, comme on le dit, 500,000 âmes dans cette ville, ce que je n'ai pas de peine à croire, il y en a toujours au moins 300,000 dans les rues : et tous ces gens-là crient, ou parlent à tue-tête : on flâne dans la rue ; on travaille dans la rue ; on vend et on achète dans la rue ; on boit et on mange dans la rue ; on couche dans la rue, et on fait bien d'autres choses dans les rues : ce qui fait que les rues de cette ville, si belle et si pompeuse, (comme celles de Rome et des autres villes d'Italie) sont d'une malpropreté dégoûtante ; et malgré leurs beaux pavés, et leur égout facile, exhalent une odeur qui oblige à se pincer le nez. Les plus beaux monuments des places publiques n'ont pas besoin de grilles pour les garder : un cordon d'ordures oblige les curieux à se tenir à une distance respectueuse. C'est ainsi que toujours les plus belles choses ont leur vilain côté.

Les Napolitains sont plus grands, mais surtout beaucoup plus robustes et plus

gras que les Canadiens. Nulle part je n'ai vu tant d'hommes et tant de femmes chargés de graisse. Quant aux traits, à la couleur, à la physionomie, ils ont certainement plus de ressemblance que les habitans des îles Britanniques avec les Canadiens ; surtout les femmes, dont les traits modifiés par la religion du cœur respirent cette bonté, cette candeur et cette douceur naïve, qui font partout le caractère de la femme catholique. Les hommes aussi en général ont la figure catholique, c'est à-dire, bonne, assez bienveillante, et même un peu montomnière. Ce qui leur manque, c'est cet air de noble franchise qui brille chez les Canadiens.

La mise de la bonne société, de la classe aisée, est à peu près celle des nôtres, excepté que les femmes vont ordinairement nu-tête. La basse classe est fort sale et fort déguenillée : femmes et enfants courent les rues nu-pieds, nu-tête : les hommes pour la plupart, n'ont sur la chemise, qu'un caleçon, qui ne dépasse pas le genou.

Il faut que vous sachiez que les Lazaronis ne sont pas, comme certains voyageurs ont jugé à propos de dire ou d'écrire, une classe particulière d'hommes faineants, qui passent leur temps à se chauffer au soleil, ou à dormir sur la place, et qui ne se remuent que lorsque la faim les presse d'aller chercher pâture. Non, ce que l'on appelle Lazaronis à Naples, c'est ce que l'on appelle ailleurs le petit peuple, la classe des pauvres, comme l'étymologie de ce nom l'indique ; cette classe, toujours nombreuse dans les grandes villes, d'hommes qui gagnent leur vie comme ils peuvent, et vivent au jour le jour. Or vous savez, vous, que cette classe n'est pas la plus méchante chez nous. Eh bien ! il en est ainsi à Naples, comme à Rome et partout ailleurs. Ces Lazaronis sont donc en général de braves gens, de bons et joyeux chrétiens, sans ambition, contents de leur sort, qui aiment leur religion, la Ste. Vierge, leurs prêtres et leur Roi. . . . C'est à eux que les moines ont dû leur salut, dans la dernière révolution. Déjà les réformateurs avaient chassé les Jésuites : à *Jove Principium*. C'est toujours par là que l'on com-

meence. Nos Lazaronis, fort peu occupés de politique, ne s'attendaient pas à ce coup d'état, qui les affligea et les mit sur leur garde : et quand les patriotes se présentèrent pour en faire autant aux Carmes, ils accoururent en masse, et, armés de pierres et de bâtons, ils leur dirent : "venez-y."

C'est bien aussi à leur attachement que le Roi doit son triomphe. . . Comment aurait-il pu résister, s'ils avaient consenti à jouer le rôle des blouses de Paris ? . . . Cette classe d'hommes au reste ne me paraît point malheureuse : et c'est peut-être pour cela aussi qu'elle est moins turbulente et moins dangereuse. Le nombre des pauvres et des mendiants en Italie paraît infini : cependant, je suis persuadé qu'il y a ici infiniment moins de véritable misère et de gens en souffrances que dans le Royaume-ci, et les autres contrées couvertes d'or et tant vantées pour leur industrie et leur commerce. C'est qu'ici le travail est partagé, et que le monopole et ses machines ne sont point encore venus dévorer la subsistance du pauvre. Aussi, disais-je dernièrement à une Dame d'esprit qui déplorait l'état arriéré de l'Italie, et je le disais avec une profonde conviction : "Madame, si vous aimez les pauvres, c'est-à-dire, votre peuple, bénissez Dieu de ce que ces grandes industries n'ont point encore pénétré chez vous."

Deux vices terminent ces Lazaronis : la friponnerie et la manie de mendier. On dirait qu'ils ne songent qu'à vous dépouiller, et qu'ils n'ont pas même l'idée du juste et de l'équité dans les transactions. Pour un service qui vaut 3 sols, on vous en demandera 10. Quand, par générosité, vous donnez 2 sols à celui à qui vous n'en deviez qu'un, il vous poursuivra avec acharnement pour vous en faire donner encore deux. Mais voici un trait qui vous expliquera mieux que les paroles le genre de cette gent arrivée à Naples, en compagnie d'un digne prêtre français, un *saquino* (un porteur) demande, comme une faveur, le privilège de porter nos petits paquets. On convient d'un eulin. Il part, et, comme un chien qui craint qu'un autre ne vienne lui disputer un os qu'il emporte, court à pleine jambe. Mon compagnon, plus alerte que moi à peine à le rejoindre pour l'ar-